

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 47

**Artikel:** Le chien de François Cavé  
**Autor:** Jahyer, Felix  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253248>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Le chien de François Cavé

L'édilité parisienne aime à grouper dans un même centre les noms d'hommes ayant acquis leur célébrité dans la même sphère du Travail ou de l'Esprit humain.

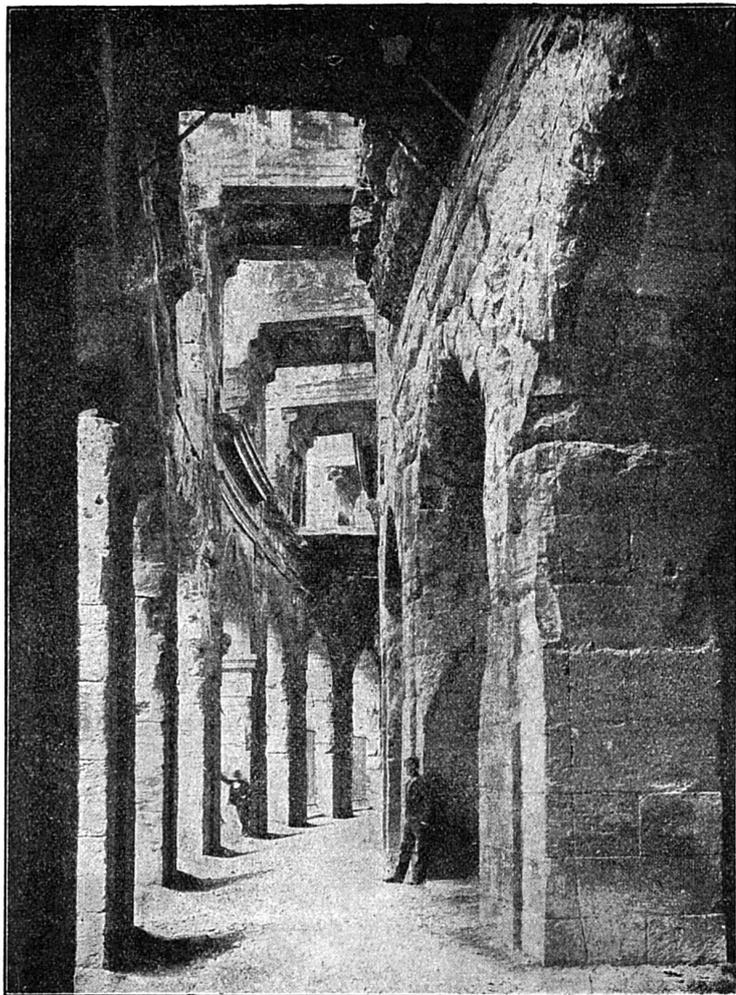
Pourquoi là plutôt qu'ici sont-ce des soldats, des artistes, des industriels ou des savants de génie ? Cela ne s'explique le plus souvent que par le point de départ.

Ainsi, à Montmartre, par exemple, c'est autour de Pigalle que sont venus rayonner Houdon, Puget et Coustou et que David d'Angers était appelé par la voix publique à remplacer Lepic afin de grimper la butte en compagnie de Germain Pilon et arriver au faite avec Girardon et Cortot pour se déverser plus tard sur le flanc droit avec Simart et Ramey, et tout dernièrement sur le flanc gauche où Etex, Coysevox et Carpeaux se sont couchés sur une partie de l'emplacement de l'ancien cimetière du Nord.

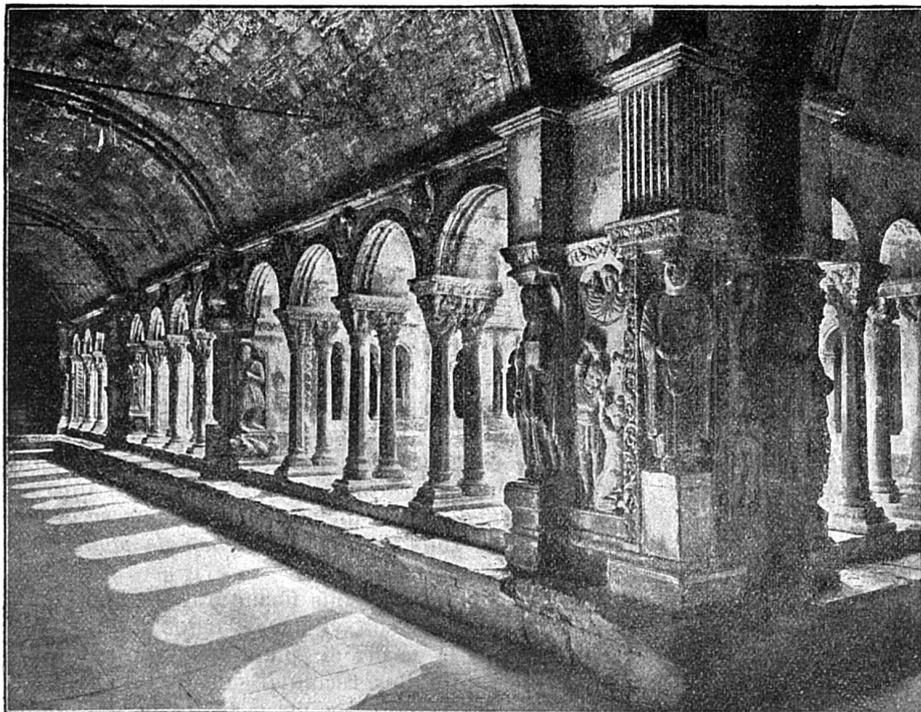
Ordener, Duhesmes, Danrémont, Caulaincourt, Custine, coupent en travers l'arrondissement presque en entier, croisant leurs vaillantes épées qui ont si puissamment aidé à porter bien haut notre gloire militaire.

L'industrie brille dans les quartiers de la Chapelle. Stephenson, Séguin, Cavé y sont là pour des raisons qui ne sont pas mieux définies que celles qui y ont amené les sculpteurs et les guerriers que je viens de citer, si ce n'est peut-être pour ce dernier.

Si, en effet, Cavé ne fut point un enfant de Montmartre, il ne saurait être étranger pour le XVIII<sup>e</sup> arrondissement. C'est chez un filateur de Clignancourt qu'il fit son apprentis-



Arles : Les Arènes



Arles : Arcades du cloître de St-Trophime

sage d'ouvrier mécanicien, et ce fut là le berceau de sa très grande fortune et de sa haute renommée dues à un travail opiniâtre servi par une belle intelligence.

Le point de départ de cette fortune est assez curieux pour être raconté ; c'est d'ailleurs en vue de lui donner la forme anecdotique que j'ai pris la plume.

La vie de François Cavé est, du reste, de celles qu'il convient de narrer aussi souvent que possible, car elle peut être offerte comme exemple à l'ouvrier. Tout entier à son devoir d'abord, à son œuvre ensuite, ce vaillant a vécu à l'abri des théories sociales qui font naître les fatales illusions à la suite desquelles surviennent tant de désenchantements. C'est dans l'atelier, seul, qu'il a puisé toutes les ressources dont il s'est servi pour alimenter et déployer son talent, grandir et affermir sa fortune.

Né dans un village de Picardie en 1794, François Cavé, ayant fait preuve dans son enfance d'une grande facilité pour le calcul et les sciences qui touchent à la mécanique, fut dirigé par son père vers cette partie de l'industrie.

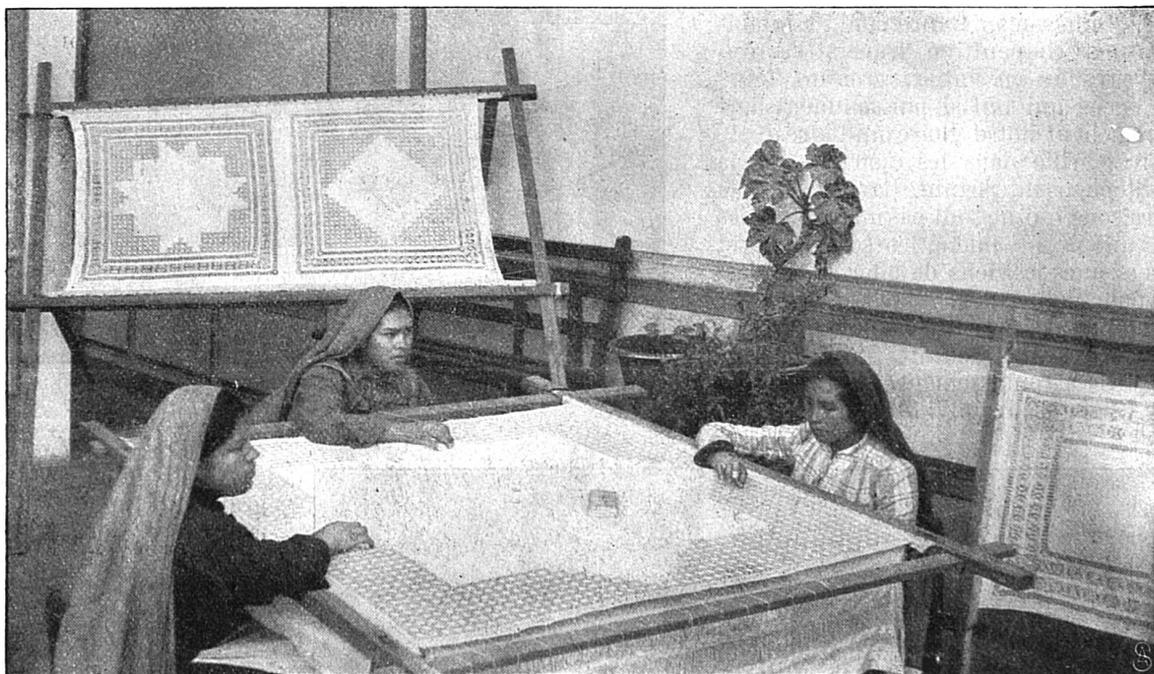
Ouvrier mécanicien dans son pays, avant son engagement militaire, il songea à venir à Paris aussitôt après avoir satisfait au service. Là, seulement, il entrevoyait un avenir vaste et sérieux, pensant judicieusement y trouver des moyens d'instruction que l'on ne rencontre point au village, comme aussi un développement à l'activité de son intelligence.

Au retour dans ses foyers, il quitta donc presque immédiatement le toit paternel où il vivait cependant tranquille avec ses frères, et partit pour la grande ville, emmenant avec lui Argus, son chien fidèle, malgré les représentations de son père qui lui faisait entrevoir que ce serait là une charge de plus pour lui. Sans doute, il saurait bien gagner sa vie, mais ne fallait-il pas pour-

gers cambrioleurs de l'époque ? Il y a longtemps d'abord que ce mode de préservation n'existait plus qu'à l'état *vivant*, si je puis m'exprimer ainsi. Non, c'est autrement que comme gardien de la porte qu'Argus mit lui-même tout le premier son maître en relation avec dame Fortune.

A peine arrivé à Paris, le jeune François put se rendre promptement compte de la justesse des observations paternelles. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il parvint à trouver un modeste emploi chez un constructeur-mécanicien auquel il s'était adressé. L'argent avait en grande partie filé à travers les mailles de sa bourse et il n'en restait plus assez pour acheter les outils qui lui étaient réclamés comme indispensables pour son admission.

Le hasard, grand maître, non toujours, comme d'aucuns l'affirment, mais souvent à ses heures, vint le favoriser en ce moment *psychologique*, pour me servir d'un terme en faveur aujourd'hui.



Brodeuses Mexicaines : travail en commun

voir à des premiers besoins de logement et d'habillement et encore acheter les outils indispensables pour le travail. Or, la bourse était plus profonde que bien remplie.

François invoqua des raisons de sentiment pour ne pas se séparer de l'animal qu'il affectionnait. « L'éloignement du pays, dit-il, deviendra moins dur à supporter ; la présence à mes côtés du bon Argus sera un aliment de plus à mon souvenir ; il me semblera que les caresses données au chien fidèle iront droit, à travers l'espace, à la famille perdue. »

Argus, on va le voir, devait faire plus encore pour celui qui lui donnait une si vive marque d'amitié.

N'allez pas croire que par simple amour d'un calembour franco-latin qui naîtrait facilement du rapprochement de ces deux mots *Cave et canem*, j'aie tout bonnement broder avec ma prose autour du fameux *Cave canem* que les Latins inscrivaient à l'entrée de leur vestibule pour protéger leur demeure contre les étran-

Lui qui n'avait jamais eu le moyen d'acheter le journal, ni l'occasion de se le procurer, en trouva, par extraordinaire, un que naturellement il lut avec avidité dans son entier, et qui devait lui indiquer le chemin du salut.

A la rubrique : *Nouvelles théâtrales*, il lut que, le soir même, un concours de chiens aura lieu, à la Gaité, à l'effet de trouver un animal propre à remplir un rôle de premier plan dans un mélodrame que l'on se proposait de représenter sous ce titre : *Le chien de Montargis*, ou *La forêt de Bondy*.

François connaissait, sous forme d'une complainte qui avait pénétré dans son village, l'histoire du chevalier Macaire saisi à la gorge, en plein tribunal, par le chien d'Aubry de Montdidier, reconnaissant en lui l'assassin de son maître et le livrant ainsi à la justice en donnant, par ce trait d'intelligence, une preuve indiscutable de la culpabilité du meurtrier.

Une idée subite lui traversa le cerveau : Argus était vigoureux, obéissant, d'instinct très éprouvé ; pourquoi

ne serait-il pas capable d'affronter la lutte avec ses pareils ?

Il prend aussitôt courage pour donner suite à sa pensée, arrive à la Gaité où une victoire sans conteste assure à Argus un emploi de *grand comédien*, aux appointements de trois francs par représentation. De plus, François percevait, le jour même, une prime de vingt francs. C'était un trésor pour lui.

Or, la pièce, *Le chien de Montargis*, dont le titre est resté brillant dans les annales du mélodrame, fit de telles recettes qu'elle dépassa la centième représentation, fait rare à cette époque, et Argus, je n'ai pas besoin de le dire, laissait, en fils dévoué, à son père adoptif, le produit tout entier de son talent, se contentant d'un redoublement de caresses.

Dès que le jeune Cavé, ayant en perspective un véritable magot, se mit en possession des premiers fonds, il se munit des outils nécessaires à sa profession, entra dans les ateliers d'un constructeur nommé Cellier, qui tenait en même temps une école d'ouvriers mécaniciens, s'y fit aussitôt remarquer et y acquit des connaissances profondes pour la carrière qu'il voulait parcourir.

Très sobre et très rangé, ne distrayant de son gain qu'un peu d'argent avec lequel il venait en aide à sa famille de Picardie, il amassa une somme suffisante pour devenir l'associé de ce filateur de Clignancourt dont j'ai parlé au début. Avec lui, la maison prospéra au point que bientôt il en abandonna la demi-propriété afin de fonder pour son compte un atelier de machines dans lequel il employa ses frères qu'il fit venir à Paris.

C'est à dater de ce moment que son imagination et sa science se donnèrent libre cours pour enfanter de merveilleuses découvertes. Presqu'aussitôt, à la tête d'un millier d'ouvriers, il entreprit de vastes constructions. C'est de son usine que sortirent presque toutes les machines appliquées aux bateaux à vapeur navigant alors sur la Seine. Puis, ce fut ensuite pour les plus grands navires qu'il fabriqua des hélices et, en général, tous les appareils de navigation.

Décoré, possesseur d'une grande fortune, il se retira, après avoir vendu ses ateliers à la maison devenue également célèbre : Derosne et Cail.

On le voit, Cavé tenait à Montmartre par un lien appréciable, puisque c'est comme filateur à Clignancourt qu'il fit, librement, ses premières armes. On a donc bien fait de donner son nom à une rue du XVIII<sup>e</sup> arrondissement. Peut-être aurait-on pu la choisir de moins modeste apparence. Si j'étais conseiller municipal de l'endroit, je réparerais ce petit tort, en faisant poser le nom d'Argus sur les plaques émaillées servant d'étiquettes à l'une des rues qui avoisinent la rue Cavé. Ne serait-ce pas de pure justice ?

Félix JAHYER.



## VARIÉTÉ

**Police canine.** — La ville de Brunswick a, pour veiller à la sécurité de ses habitants, toute une troupe de fins limiers. Ce sont des chiens que la police a engagés pour servir d'auxiliaires à ses gardiens de nuit. Ces intelligents quadrupèdes rendent, paraît-il, à l'autorité et à l'ordre les plus sérieux services. Non

seulement ils sont sans pareils pour protéger contre toute attaque les sergents de ville brunswickois dans leurs expéditions nocturnes, non seulement ils déplaient dans la poursuite des malfaiteurs une agilité que leurs chefs seraient bien incapables d'égaliser, mais ils savent appréhender les fugitifs sans leur faire aucun mal et les ramener intégralement au commissariat le plus voisin, alors que les policiers bipèdes, avec les meilleures intentions du monde, ont tant de peine à éviter les malheurs dans leurs rapports avec les honnêtes gens.

Ils suivent, naturellement, les pistes avec un flair dont on ne se fait aucune idée. Quand on les place en faction, ils restent à leur place avec la constance qu'on peut attendre d'une espèce où tant d'individus ont mérité d'être appelés « Fidèle ». Enfin, habitués à ramasser tout ce qui traîne, ils excellent à recueillir les objets égarés, en même temps qu'ils contribuent puissamment à nettoyer les rues. La ville de Brunswick, fière de ce corps de police, vient d'envoyer à une exposition canine quatre de ces agents qui, avant de se consacrer à la chose publique, étaient de simples campagnards exerçant la profession modeste de chiens de bergers. Ces agents, qui répondent aux noms de Harras, de César, de Peter et de Teufel, ont obtenu à l'unanimité les premiers prix accompagnés de diplômes flatteurs. Cet éclatant succès de la police brunswickoise a décidé la municipalité à augmenter les crédits affectés à sa subsistance et à grossir l'escouade de nouvelles recrues.

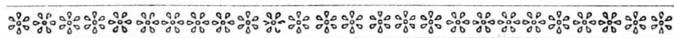


## Notre gravure

### Brodeuses mexicaines : travail en commun

Elles sont curieuses à observer, ces femmes, descendant des Indiens du Mexique, à la peau rouge cuivrée, aux cheveux noirs de jais et aux yeux mélancoliques, alors qu'à l'ouvrage, courbées sur le métier, elles tissent ces splendides étoffes de laines mexicaines. C'est un travail fatigant que de compter, de tendre ces fils ténus ; et c'est avec une incroyable adresse, digne d'admiration, que ces ouvrières transforment les écheveaux de laine en tissus remarquables.

Il y a des siècles déjà que leurs ancêtres, aux mêmes métiers tissaient les mêmes étoffes précieuses dont plusieurs échantillons sont exposés au Musée national de Mexico. La distribution du travail a même été introduite au Mexique depuis ces temps anciens, et maintenant des villages entiers ne confectionnent qu'une seule et même sorte de tissus. Une seule famille a souvent à travailler des semaines, des mois à la même pièce. Dans le cours de ces dernières années, le gouvernement fonda des écoles, dans le but de relever et d'encourager cette industrie nationale et de réhabiliter ce vieux genre de tissus. Et ce ne sont pas seulement les femmes du peuple, ce sont aussi les femmes de la classe élevée qui s'adonnent à cet art qui est, du reste, le seul art manuel qu'elles pratiquent avec dextérité.



## ÉCHECS

Solution du problème N° 24: 1. R—CD 6. 1. A volonté.  
2. Mat par C.